

## Poétique du désir *Soif* de Michèle Cournoyer

Gérard Grugeau

Numéro 169, octobre–novembre 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72758ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2014). Compte rendu de [Poétique du désir / *Soif* de Michèle Cournoyer]. *24 images*, (169), 64–64.

# Poétique du désir

par Gérard Grugeau


Dans un entretien qu'elle nous accordait en 2000<sup>1</sup> au moment de la sortie du *Chapeau*, Michèle Cournoyer évoquait le projet *Soif* qu'elle caressait jadis avec Claude Jutra, «un projet mûr pour le délire», lançait-elle alors avec humour. Le scénario traitait d'un alcoolique qui buvait sa vie et se noyait dans l'objet même de son amour. «*Le corps de l'homme coule comme un boulet dans l'eau croupissante en laissant s'échapper les dernières bulles de ses poumons*»<sup>2</sup>, avait écrit Jutra. Obscur pressentiment quand on sait le destin tragique qu'allait connaître le cinéaste atteint de la maladie d'Alzheimer, destin tragique aussi évoqué par Paule Baillargeon<sup>3</sup> à propos du court-métrage *Le dément du Lac Jean-Jeunes* où l'on voyait Jutra, réalisateur et comédien, se jeter à l'eau du haut d'un pont. C'était en 1948.

Ce projet, Michèle Cournoyer l'a aujourd'hui mené à bon port. Au fil du temps, *Soif* est devenu l'histoire d'une femme-cinéma dont le corps mis en scène (très belle ouverture à la Magritte) se mue en théâtre d'une obsession qui occupe très vite tout le champ de la conscience et de l'écran : l'alcool et ses mauvais démons, mais aussi l'alcool et ses jouissances cachées. Tout le cinéma récent de Michèle Cournoyer se nourrit d'objets de fixation qui semblent avoir trouvé dans le geste libérateur du dessin à l'encre sur papier la technique la plus appropriée aux préoccupations de l'artiste : l'inceste dans *Le Chapeau*, les rencontres virtuelles dans *Accordéon*, les dérives guerrières dans *Robe de guerre*, la dive bouteille dans *Soif*. Mais on ne saurait enfermer les films dans une grille raisonnable tant l'imaginaire débridé de la cinéaste repousse toutes les limites de la création pour jouer de l'hybridité affolante des formes. Dans son élan naturel à malmener les dessins, Michèle Cournoyer s'abandonne sans filet à l'attraction des images qui la hantent, des images qui sont toujours de l'ordre de la pulsion dévorante et de la dépossession de soi. À juste titre, la révolte surréaliste (et dadaïste) qui, dans sa folie féconde, aimait à déstructurer le langage lui est souvent associée. À preuve, ses récits ambivalents placés sous le signe de l'amour



irrationnel qui sondent l'inconscient féminin loin des contraintes sages de la logique. Pour la réalisatrice, le cinéma est affranchissement de ce qui opprime et *Soif*, sans doute son film le plus fort depuis *Le chapeau*, filme jusqu'à plus souffler la dissolution à la fois voluptueuse et mortifère d'un être possédé par le manque qui, soudain, «crève l'écran de sa vie».

Ce manque, la femme-cinéma le comble par l'alcool, son compagnon de tous les instants, l'homme de sa vie avec lequel elle forme un couple irréductible. Le temps d'une séquence dansée, leurs étreintes émanant d'une bouche en mouvement émeut comme une épiphanie soudain arrachée à la compulsion des jours sans fin, mais la pause est de courte durée. Dans la tête, il n'y a place que pour la pathogénie de l'alcool, la voracité de la pulsion qui, dans sa dimension érotique, rappelle les bouches extatiques en superposition sur les corps dans le troublant *Les plaisirs de la chair* de Nagisa Oshima. Sans relâche ici, en phase avec l'«océan de folie» qui submerge l'héroïne dans son instabilité émotive, le dessin s'affole de plus belle, créant et détruisant dans l'urgence, d'un trait nu, sans apprêt, avec une même énergie frénétique. Bestiaire à l'appui (un poisson, une vache), les métaphores irrépressibles liées à l'enfance (stade oral du nourrisson), s'appellent les unes les autres en

un flux constant, telle une mémoire organique exubérante aux motifs secrets, alors que le vin noir remplit les bouteilles trop vite consommées, recouvrant au passage de son encre funeste les corps possédés qui se morcellent. En une longue coulée inépuisable, qui semble constituer un seul et unique plan séquence, les images proliférantes s'avalent, se cannibalisent les unes les autres dans le vertige enivrant de leur insatiable désir anthropophage. À ce déluge d'anamorphoses intuitives où la luxure se dispute aux délices du désespoir se greffent de riches textures sonores et musicales qui renforcent avec une subtilité discrète les sensations étouffées de cette plongée en apnée à laquelle nous convie Michèle Cournoyer. Une plongée exutoire jusqu'à la remontée à la surface de la femme-cinéma qui, reprenant violemment son souffle, crève enfin la bulle éthylique et s'extirpe des rivages archaïques de son obsession avant de sortir du cadre. Comme l'écriture d'Apollinaire «ivre d'avoir bu tout l'univers», *Soif* est un voyage en cinéma qui a l'ivresse amplificatoire d'une poétique du désir. 

1. Michèle Cournoyer, *La mise à nu*, 24 images 102, p. 38.

2. Cité dans le dossier de presse du film, p.8.

3. Paule Baillargeon, *Claude Jutra, portait sur film*, 2002.

Québec 2014. Ré., scé. et animation : Michèle Cournoyer. Mont. : Jacques Drouin. Son : Olivier Calvert. Mus. : Jean-Phi Goncalves. Prod. : Marcel Jean, Galilé Marion-Gauvin. Prod. ONF : René Chénier. Noir et blanc. 8 min 52. Dist. : ONF.